

Le Journal de Mary

Alexandra Echkenazi

Le Journal de Mary



© Belfond, un département de Place des éditeurs,
2016.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0118-1

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour Simon

Prologue

Mary caressa doucement sa blessure de la main et sentit le liquide chaud jaillir de sa tempe au rythme régulier des battements de son cœur. Ses cheveux blonds, étalés dans les feuilles brunies par l'automne, se teintaient de rouge au fur et à mesure que son sang se déversait sur le sol.

Jamais elle n'avait eu si froid.

Pourtant, en ce mois d'octobre 1964, l'été indien resplendissait sur Georgetown. C'était la fin de la matinée, le soleil était à son zénith. Elle pouvait même voir ses rayons miroiter entre les branches à moitié nues des saules pleureurs qui bordaient le Potomac.

Elle regarda ses doigts sanguinolents et pensa au *Carré rouge* de Malevitch. *Réalisme pictural d'une paysanne en deux dimensions*. Dynamiter l'art bourgeois et révolutionner le pouvoir. Le programme du peintre russe lui allait comme un gant. Elle ne put s'empêcher de sourire malgré la situation. La douleur intense provoquée par le début de rictus la stoppa net.

Lorsque la première balle était venue se figer dans sa boîte crânienne, elle avait tenté de fuir et s'était effondrée face contre terre quelques mètres plus bas, au bord du fleuve. Elle avait utilisé ses dernières forces. À présent, elle ne pouvait plus bouger.

Elle n'avait pas eu le temps de voir son visage, il portait un sweat à capuche et des gants. Il l'avait surprise par-derrière et lui avait posé son calibre sur la tempe.

Il était certain d'atteindre sa cible. Lorsqu'elle avait rampé pour tenter de lui échapper, il l'avait laissée se traîner, sans se précipiter derrière elle, sachant que sa proie n'irait pas bien loin.

Au secours ! Ces deux mots, prononcés à deux reprises d'une voix plate et déjà sans âme, lui avaient paru tellement ridicules qu'elle s'était arrêtée là.

Le bruit des feuilles séchées déchiquetées par les pas de son agresseur se rapprocha. L'homme était à quelques centimètres d'elle, à présent. Allongée sur le ventre, le nez dans la végétation, elle le sentit se pencher sur elle. Elle ferma les yeux et prit une grande respiration pour remplir ses poumons de cette odeur de terre humide et de feuilles pourries qui l'apaisait tant lors de ses balades le long du vieux chemin de halage du canal Chesapeake and Ohio.

Il fouilla sans ménagement dans les poches de sa veste et jeta à terre le peu de choses qui s'y trouvaient. Son tube de rouge à lèvres *Cherries in the snow*, ses cigarettes mentholées, les clés de son atelier. Elle ne prenait jamais son porte-monnaie lorsqu'elle sortait s'aérer la tête après une longue matinée de travail. Si c'était de l'argent qu'il cherchait, il allait être déçu. Elle n'avait qu'un pauvre billet de vingt dollars sur elle.

Pour un voleur, pensa-t-elle, il n'était pas très perspicace. Vu son accoutrement négligé – elle s'habillait toujours de guenilles lorsqu'elle peignait –, pas maquillée, sans bijou ni sac à main, n'importe quel voyou aurait passé son chemin. Il y avait des proies bien plus intéressantes qu'elle dans les environs, Polly Wisner par exemple, qu'elle venait

de croiser tout endimanchée dans sa limousine.

Peut-être, songea-t-elle, qu'il voulait la violer ? Ce genre d'agression à Georgetown était rare, pas de bol que cela tombe sur elle. Avait-il besoin pour autant de lui fichier une balle dans la tempe, sans même lui adresser la parole ?

L'homme se planta au-dessus d'elle sans la toucher. Il leva le bras et pointa de nouveau son arme dans sa direction. Elle comprit qu'elle ne fêterait jamais son quarante-quatrième anniversaire, à deux jours près. Elle mourrait donc à quarante-trois ans, un an presque jour pour jour après Jack.

Quelques mois avant Dallas, il l'avait prévenue. Si un jour il lui arrivait quelque chose, il fallait qu'elle parte, qu'elle fuie en Europe. Jack lui avait même donné

des adresses et des noms de personnes qui pourraient l'aider.

À l'époque, elle l'avait traité de fou paranoïaque. Qui oserait attenter à la vie du président des États-Unis ? Et qui était-elle pour qu'on s'intéresse à elle au point de vouloir l'éliminer ? Elle n'était qu'une maîtresse de Kennedy parmi d'autres. Non, lui avait-il répondu, elle n'était pas une maîtresse de Kennedy parmi d'autres. Elle était la femme de sa vie, une femme très dérangeante pour beaucoup de monde.

Après Dallas, elle s'était souvenue des paroles de Jack. Sous le choc, elle avait pensé partir, quitter les États-Unis. Elle n'avait finalement pas eu le courage de tout laisser derrière elle. Son travail commençait enfin à être reconnu. Elle venait de faire une exposition à Washington et préparait son premier événement

international en Argentine. Surtout, chez elle, c'était ici, à Georgetown.

Au début elle avait vécu dans la peur. Elle était sûre qu'on visitait régulièrement sa maison et son atelier. Des objets déplacés, disparus puis retrouvés. Elle n'osait plus parler au téléphone, de crainte qu'on y ait posé des micros, et avait même accusé Cord, le père de ses enfants, d'avoir tué Jack.

Elle devenait folle, elle le sentait. Alors, pour ses garçons, elle était allée voir un médecin, et depuis quelques semaines ça allait mieux. Sa paranoïa avait pratiquement disparu. Elle s'était remise au travail. À un grand format, comme elle les aimait tant.

La publication du rapport de la Commission Warren, quinze jours auparavant, avait ravivé ses tourments. Tant de mensonges et d'opacité sur

l'assassinat de Jack l'avaient bouleversée. Elle avait eu la confirmation que tout le monde avait intérêt à étouffer l'affaire et passer à autre chose. Elle avait vécu cela comme une injustice. Elle avait passé des nuits et des nuits à annoter le rapport, à en souligner les incohérences. Il était truffé de mensonges, couverts par les plus hautes institutions de l'État. Elle avait fait part de son indignation à Cord, s'en était suivie une violente dispute. Il fallait qu'elle tourne la page, sinon cela risquait de mal se terminer pour elle. La menaçait-il ? L'Agence avait-elle quelque chose à voir avec cet assassinat ? Savait-il quelque chose ? Non, il l'avertissait simplement. Pour sa santé mentale, pour leurs enfants, mieux valait qu'elle reste en dehors de tout ça.

Elle était ressortie bouleversée de cette discussion avec son ex-mari. Des personnes qu'elle connaissait étaient peut-être impliquées dans cet assassinat. Des proches. Peut-être même Cord. Était-elle prête à connaître la vérité ? Toutes ces questions sans réponse la tourmentèrent durant des jours, jusqu'à ce qu'elle décide qu'elle n'en pouvait plus. Elle prit les huit cent quatre-vingt-huit pages du rapport de la Commission Warren et les mit au feu. Elle ressentit un immense soulagement en les voyant se consumer. Tout cela était derrière elle à présent. Elle allait se consacrer entièrement à sa peinture, à la préparation de son exposition à Buenos Aires. Et surtout à ses deux enfants, Quentin et Mark.

Ils étaient grands à présent, mais ils avaient encore besoin d'elle. Elle